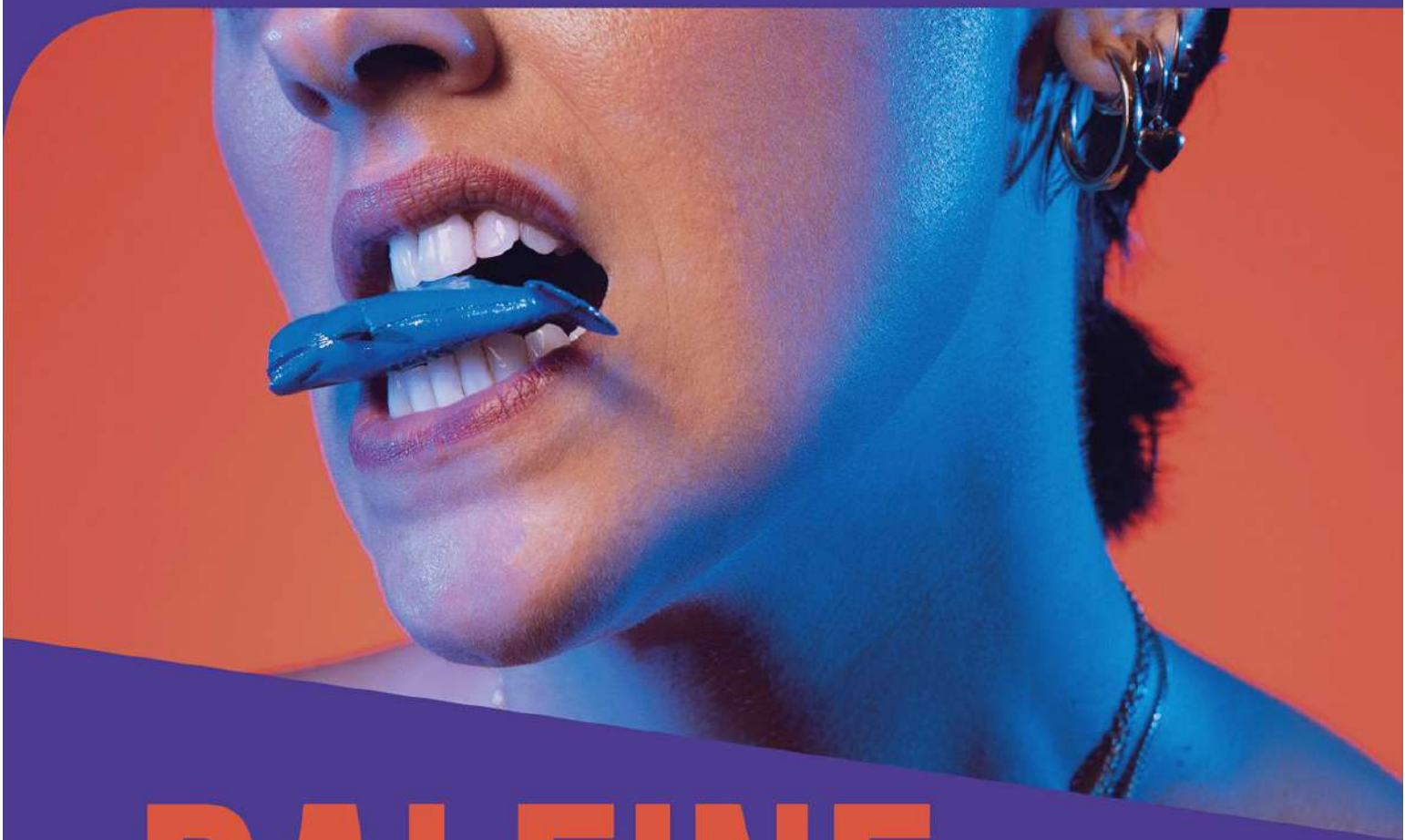


GIULIA

MUSCATELLI



# BALEINE

ROMAN



GRENNELLE



ROMA LIVRES

Giulia Muscatelli

# BALEINE

ROMAN



GRENNELLE

**ROMA LIVRES**

Collection dirigée par Silvana Cirillo

**Comité de rédaction :**

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

*Titre original : Balena*

© 2022 nottetime s.r.l.

*Traduction de l'italien :* Lucie Comparini. Avec la participation de l'atelier de traduction « Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université : Alice Baldjian, Bernard Bonny, Luna Censi, Maëline Deschenaux, Roberto Di Giuseppe, Zoé Di Meo, Chiara Gianoni, Salwa Lakhouiel, Alice Sara Lebiu, Jeanne Le Duc Ginouvès, Eléonore Leprince, William Lesieur, Valentina Marcucci, Monica Mele, Nathalie Miglierina, Emma Nirascou, Lisa Salvi.

*Coordination rédactionnelle :* Nathalie Miglierina

*Couverture :* Francesco Partesano

*En première de couverture :* photo de Federico Botta.

Impression : Perrier Pre-Press & Print

*Copyright de l'édition française :*

2024 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

*Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.*

ISBN 978-2-36677-379-8

Dépôt légal : août 2024  
(Imprimé en France)

*À ma mère*

*Les tristesses n'ont pas été faites pour les bêtes, mais pour les hommes, et pourtant, quand les hommes s'y abandonnent outre mesure, ils deviennent des bêtes.*

Miguel de Cervantes

*J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé. Car par-delà toutes les raisons sociales et psychologiques que je peux trouver à ce que j'ai vécu, il en est une dont je suis sûr plus que tout : les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte.*

Annie Ernaux

*Quels dimanches au Stadio Comunale !*

Pier Paolo Pasolini

## AVIS

Les faits relatés dans ce livre se sont réellement produits : *Baleine* est ma vérité, pour autant qu'on puisse définir comme vrais les souvenirs. Les noms des personnages, à l'exception du mien et de celui de mon père, ont été changés pour des raisons de confidentialité.

Ce récit ne revendique rien, il n'a pas l'intention de « représenter » ou d'« identifier », il ne se veut pas paradigmatique. *Baleine* est seulement l'histoire de la bête que j'ai été et que, de temps en temps, je continue d'être : échouée, ignorée, brûlée, émergée de nouveau.

## RIEN DE GRAVE

Alors que le corps de mon père gisait sur le siège de sa Ford Mondeo bleue et que la lumière rouge des gyrophares frappait les vertèbres de son cou brisé, j'occupais sa place dans le lit, à côté de ma mère. Des semaines plus tard, nous allions découvrir que, dans l'autoradio, peut-être précisément au moment où le camion a heurté sa voiture, tournait un CD des Eurythmics. Pendant des années, je me suis demandé si j'aurais dû les écouter en sa mémoire : je ne les ai jamais aimés et je m'en suis toujours sentie coupable. De cela et de tout ce que je n'ai pas été capable de récupérer.

On nous a restitué le CD dans un sachet en plastique, de ceux qu'on utilise pour conserver la viande et sur lesquels on écrit le contenu avec un feutre noir indélébile. Dans le sachet, il y avait aussi sa montre, son portefeuille, ses lunettes de soleil et les clés de sa voiture. Si c'était à moi qu'on avait confié ce sachet, je l'aurais congelé et j'aurais écrit dessus au feutre noir indélébile : **CE QUI RESTE DE MON PÈRE**. Puis, j'aurais barré « ce qui reste » et laissé seulement « **MON PÈRE** », ou du moins j'aime à penser que c'est ce que j'aurais fait. Depuis vingt-deux ans, chaque jour, je répète dans ma tête la scène qui a ouvert ma deuxième vie, un nouveau moi, une partie en moins, un manque à jamais.

J'avais onze ans, c'était le 9 mars 2000, un jour après la Journée de la femme et dix jours avant la Fête des pères. Cette année-là, dans ma classe, les maîtresses avaient donné des rédactions à faire sur ces deux événements. Pour la Journée de la femme, j'avais écrit : « Chaque année, mon père nous offre des fleurs, des roses rouges pour maman et un petit bouquet pour moi qui suis sa petite dame ». Ce petit bouquet, inutile et stupide, se trouvait encore dans son vase, le soir où mon père est sorti pour ne jamais rentrer. Il n'y avait que nous trois, à ce moment-là – mon père, le petit bouquet et moi. Je suis la dernière personne qu'il ait vue, même si, peut-être, dans le rétroviseur, juste avant de mourir, il a regardé dans les yeux le type qui l'a tué avec son camion.

Après lui avoir dit au revoir, après avoir fait ce qu'il m'avait imposé de faire et répété ce qu'il m'avait ordonné de répéter, j'ai demandé à ma mère si je pouvais regarder un film dans son lit avec elle. Je me suis endormie, puis, vers quatre heures du matin, j'ai vu la lumière de la lampe de chevet s'allumer, j'ai entendu ses pieds nus se déplacer dans l'appartement – c'était tellement inhabituel, ma mère n'est pas du genre à marcher pieds nus –, je l'ai observée pendant qu'elle portait une main à son front et qu'elle tenait le combiné de l'autre. Elle attendait, raccrochait, recomposait le numéro du portable de son mari.

« Maman, qu'est-ce qui se passe ? »

« Rien, chérie, papa n'est pas encore rentré. Rendors-toi. Ce n'est rien de grave. »

J'étais à la place de mon père, même si quatre corps comme le mien auraient été nécessaires pour combler l'espace qu'il occupait, et il n'était pas là. Voilà quelle avait été ma première pensée lorsque j'avais ouvert les yeux.

Puis le téléphone a sonné. Enfin lui. « Là je vais péter un câble, là je vais lui dire que c'est n'importe quoi, qu'il exagère,



que je n'en peux plus de ses bizarreries » a murmuré ma mère. Mais c'était la police. On lui a donné une adresse à quarante minutes de Turin, elle devait s'y rendre immédiatement.

Durant le trajet sur l'autoroute en direction de Plaisance, accompagnée de notre voisin, elle se préparait à reconnaître le corps de son mari, l'homme qu'elle aimait depuis quinze ans, l'amour de sa vie. Aujourd'hui encore, de temps en temps, je lui demande si elle savait déjà. Si, lorsqu'elle était dans cette voiture, elle savait que chaque arbre, de l'autre côté de la vitre, chaque centimètre d'asphalte, le ciel, l'air avaient changé pour toujours. Elle aussi était en train de changer, ce serait même inscrit sur sa carte d'identité quelque temps plus tard : veuve. La réponse de ma mère varie selon la période ; parfois, elle dit que, oui, elle le sentait, que la police n'avait pas laissé beaucoup de doutes, d'autres fois, elle parle de l'espoir qu'elle a ressenti jusqu'au moment où elle s'est retrouvée devant le panneau **MORGUE**.

Moi, je suis restée avec la femme du voisin, je lui ai demandé ce qui se passait et elle m'a répondu, elle aussi : « Papa est à l'hôpital, mais rien de grave ».

Le lendemain, je devais partir en excursion. J'adorais les excursions et j'attendais ce moment depuis le début de l'année scolaire, mais ma mère, juste au moment où je laçais mes chaussures parfaites pour marcher sur le pont tibétain, a appelé et a dit que je n'irais pas.

« Comment va papa ? Je peux lui dire bonjour ? »

« Il ne va pas très bien, mais ne t'inquiète pas. Rien de grave. »

À dix heures, la mère d'une de mes camarades de classe est venue me chercher avec sa fille qui elle non plus n'était pas partie. « Pour rester un peu avec toi ». J'ai arrêté de poser des questions, je craignais les réponses, je ne voulais pas que quelqu'un me dise ce qui était vraiment arrivé à mon père.

Nous sommes restées enfermées dans sa chambre pendant des heures. Ma camarade a étalé une couverture à carreaux rouges et jaunes sur le sol et j'y ai renversé les poupées, toutes, même ses préférées, celles que, d'habitude, je n'avais pas le droit de toucher, quand nous jouions ensemble. Alors que Barbie était occupée à d'infinis changements de tenue, je pensais à ce qui avait pu arriver. J'avais en tête une scène que je ne pouvais même pas qualifier de souvenir, car je n'étais pas certaine qu'elle se soit réellement produite, pourtant, elle me revenait sans cesse à l'esprit.

J'ai trois ans, c'est la nuit, je me réveille à cause d'un bruit dans la maison, j'appelle ma mère et ne reçois pas de réponse. Alors, je me lève, traverse le couloir et là, les poings serrés sur la porte vitrée de la salle de bain, je la vois. Elle crie le nom de mon père. « Domenico, je t'en prie, sors de là. Ferme cette fenêtre ». Je reste immobile, à quelques centimètres d'elle, peut-être que je murmure quelque chose. Puis ma mère dit : « Voilà, regarde, la petite vient d'arriver aussi, ne fais pas de conneries devant ta fille ».

Alors que je jouais avec ma camarade de classe, les pieds nus de Barbie entre mes doigts, j'ai tenté de retrouver la fin de l'histoire, mais je n'y suis pas parvenue. Je ne m'en souviens même pas aujourd'hui, je reste là, des questions plein la tête : pourquoi mon père voulait-il sauter ? Voulait-il vraiment sauter ? Aurait-il vraiment accepté de tomber du huitième étage et de ne jamais plus me revoir ? Et, finalement, avait-il décidé de ne pas le faire parce que j'étais arrivée ?

Cette nuit-là, mon père a fermé la fenêtre et je suis allée me coucher, pendant deux semaines je ne l'ai pas vu. Puis, il est revenu. Plus joyeux qu'avant, plus souriant qu'avant. Et peut-être, me répétais-je en coiffant les cheveux de Barbie, peut-être que c'est ce qui se produira cette fois aussi.

« Celle-ci, si tu veux, tu peux la prendre, » a dit mon amie « moi, je joue avec l'autre ». Et elle a saisi Barbie patineuse, celle qui doit toujours garder ses patins aux pieds et à qui on ne peut jamais changer de chaussures, la plus naze de toutes.

Alors, je me suis levée. « Je vais aux toilettes. »

Elle m'a suivie. Pourquoi ? Je suis donc retournée dans sa chambre.

« Je n'ai plus envie. »

« Bon, eh bien, moi, je vais y aller un instant, mais attends-moi ici. »

J'ai écouté les bruits provenant des toilettes et, dès que j'ai été sûre d'être seule, je suis sortie de la chambre et me suis dirigée vers la porte du salon. J'avais remarqué que tout le monde baissait la poignée avec prudence et que ma camarade s'était même levée pour vérifier que la porte était bien fermée. Chaque geste me suggérait que, derrière cette porte, je trouverais mon père. Je l'ai ouverte de quelques centimètres, juste assez pour me permettre de jeter un coup d'œil dans le salon. Le grand-père de mon amie regardait la télévision. C'était le journal télévisé Tg2. On montrait des images de gens faisant le plein, la voix off disait : « Le pétrole baisse, mais l'essence augmente ». Et, après une minute, le voilà. Son visage sur l'écran. J'avais raison, je l'avais trouvé. Mon père était là, de l'autre côté de la porte fermée, piégé dans une photo prise quelques mois plus tôt pour renouveler sa carte de presse (cet après-midi-là, il était rentré à la maison, avait posé la bande des quatre photos d'identité sur la table de la cuisine et s'était exclamé : « Je suis beau, pas vrai ? Je suis vraiment très beau sur cette photo ! »).

« Où es-tu ? On mange quelque chose ? » a crié mon amie en sortant des toilettes.

*Domenico Muscatelli, disait la voix au journal télévisé, journaliste et ancien directeur du Piemonte sportivo, est mort cette nuit dans*

*un tragique accident de la route. Les circonstances de l'accident restent à déterminer. Il avait quarante ans, il laisse une épouse et une fille.*

J'ai refermé la porte. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à feindre de ne pas savoir que mon père était mort. Mais, une seconde avant la mise en scène dont je n'imaginai pas encore tout le temps que je devrais passer à la soutenir, j'ai pensé : ils ont oublié de mentionner mon frère Mario.

**« Quand je rouvre les yeux, sur la balance, il y a écrit 78. Mais moi j'ai lu un chiffre immense, comme les numéros du SuperEnalotto, comme un code IBAN, je lis 1+1+1300+5+4500+1. Un père mort ; une mère fatiguée ; mille trois cents sachets d'Amica Chips mangés sur un divan qui n'existe plus ; les cinq fois où mon frère m'a dit "je t'aime" ; les quatre mille cinq cents fois où j'ai vu ma mère pleurer ; une certitude, que mon père souffre encore. Moi je pèse infini. »**

